



François Liberti, la campagne de Sète

François Liberti, la campagne de Sète

Un film d'Helène Morsly

LE FILM

François Liberti, ancien maire de Sète et ancien député de l'Hérault, mène en 2008 la campagne pour les municipales à Sète. Militant communiste depuis son adolescence dans les années 60, il est une figure marquante de la vie politique locale, reconnu par la plupart de ses concitoyens comme une personnalité morale, intègre et toujours disponible aux fréquentes sollicitations de la population. Pêcheur et conchyliculteur de profession, il connaît parfaitement son territoire et le raconte avec passion. Homme de terrain et de dossiers, il a voulu porter pour cette dernière bataille une démarche originale de construction d'un projet de ville en rassemblant une très large équipe qui a compté près de deux cents personnes.

Cette forte mobilisation avait un enjeu essentiel : décider de l'avenir d'une ville, à la croisée des chemins de son histoire. Créée en 1666 pour être un port sur la Méditerranée, port de commerce et port de pêche, sur un territoire où préexistaient quelques pêcheurs de lagune, la ville s'éloigne désormais de cette particularité de cité industrielle et devient semblable aux autres villes littorales de Méditerranée.

Le film aborde dans sa première partie, « *C'est maintenant ou...* » (51'), les enjeux conjoints de cette campagne et du devenir de Sète : le travail dans la ville (le port, le petit commerce, la pêche) l'urbanisation, et les effets induits sur la socialité et l'identité populaire locale. La seconde partie, « *Ce n'est qu'un combat...* » (45'), se concentre plus strictement sur la bataille électorale menée par cette équipe, entre premier et second tours, les 9 et 16 mars 2008.

HÉLÈNE MORSLY

Née en 1969 à Toulouse (31), j'y ai vécu jusqu'en 2002. Installée depuis à Sète (34), « *François Liberti, la campagne de Sète* » est mon quatrième documentaire. Le premier, « *Joutes, la relève* », est consacré à l'apprentissage des joutes nautiques à Sète. Le second, « *Le chant d'un homme* », réalisé avec Philippe Lignièrès, trace la carrière du chanteur Jacques Bertin. « *Les Voix du Stade, le rugby de l'enfance et des jardins* » évoque notre attachement à ce jeu et aux lieux qui portent la mémoire commune des amateurs de rugby.

Avant de prendre une caméra en main en 2004, j'ai été chef d'édition de l'hebdomadaire *tout Toulouse* (groupe *Le Monde/Midi Libre*). Auparavant, j'ai travaillé et milité pendant dix ans à la Fédération des Oeuvres Laïques de Toulouse.

J'ai aussi collaboré à des revues de littérature, animé des émissions sur la radio libre Canal Sud à Toulouse, organisé des concerts de musiques improvisées et publié deux livres aux éditions n&b, *L'écart* et *Deuil*.

FILMER POUR DIRE “NOUS”

Mon travail porte essentiellement sur les cultures populaires et leur transmission, les êtres humains en leur territoire, l'identité de ce territoire, ce qui dit notre commun. Mon parcours professionnel antérieur et mes diverses activités me ramènent toujours, depuis vingt ans maintenant, à ces questions : j'étais et je reste une militante de l'éducation populaire, je crois aux valeurs d'humanisme, de solidarité et de partage des savoirs et des compétences.

Dans mes films, j'ai la volonté de montrer un présent inquiet de son avenir, quand il ne cesse de se complaire à regarder et à déformer le passé.

Aujourd'hui, ce passé on le nie ou on le mythifie. On se renvoie archaïsme et modernité à la figure dans une sempiternelle bataille d'anciens et de modernes. Les choses sont toujours plus complexes. Pour ma part, j'essaie de toujours refuser d'entrer dans ce que je considère comme un faux débat, un débat biaisé.

Je partage l'avis du metteur en scène Olivier Py qui répondant à la question *“Etes-vous moderne ?”* affirme : *“Moderne au sens de la Renaissance oui : je suis issu de l'humanisme. Moderne au sens du XXe siècle, non. Parce que cette modernité-là implique des ruptures, des brisures, une cassure entre les mots et les choses. Elle est faite de désespoir.”*

C'est ce besoin de continuité dans les évolutions qui sous-tend ma réflexion. Bien sûr qu'on doit se méfier du réflexe *“c'était mieux avant”* qui peut donner lieu à des attitudes très réactionnaires ; mais il serait bon de s'interroger sur la violence des ruptures imposées par la modernité ou plutôt par l'obsession de modernité.

Quand je filme, je veux toujours dire : regardez ce qui vit aujourd'hui, ce qui existe encore, ce qui évolue en

permanence en respectant ce qui dans *“l'ancien”* nous réunit, nous parle à tous, à nous qui faisons communauté de vie sur des territoires hérités, choisis ou subis quelquefois. Regardez... cela vaut le coup, non ? De se battre pour cela.

C'est à Sète, là où je vis depuis six ans, que j'ai commencé à filmer, un jour de fête dans un bar au cœur des halles. Depuis, je n'ai pas cessé de filmer cette ville et les gens. C'est un travail au long cours que j'ai entrepris, chaque film étant un jalon de ce travail.

Je me suis interrogée, évidemment, sur ce rapport très fort que j'ai à l'acte de filmer, et pourquoi ce désir s'est déclenché ici.

C'est Alain Tanner, quand il parle de son film sur les dockers du port de Gênes, *Les hommes du port*, qui m'a fourni un élément de réponse.

« Dans la fiction on dit “je”, on n'a de comptes à rendre qu'à soi-même et aux spectateurs. Dans le documentaire, on dit “eux” et on a des comptes à leur rendre à eux, on n'est pas libre de se servir d'eux, sans leur accord et leur participation. Mais il ne faut pas faire le film sur “eux”, cela vous place au-dessus et ce n'est pas une bonne position. Il faut être avec eux, et que ce “eux” se transforme en “nous”. ça c'est une bonne place pour travailler le documentaire. Nous parlons ensemble de la même chose (...). Pour ce faire, il convient de se connaître, d'avoir un vrai désir de parler ensemble, de prendre le temps qu'il faut. Et cela vous permet aussi - c'était le cas avec Les hommes du port - de rencontrer des gens avec lesquels il est bon de pouvoir dire “nous”. »

Oui, je crois que je filme pour dire *“nous”*, et que Sète est encore un territoire où l'on se plaît à dire *“nous”*.

NOTE D'INTENTION

(juillet 2007)

Dimanche 17 juin 2007, 20h05. Après avoir attendu les résultats du second tour des élections législatives à la télévision, je rejoins le siège du PCF à Sète, rue Honoré-Euzet, pour avoir dès que possible le seul score qui compte vraiment pour moi ce soir, celui de « mon » député sortant, François Liberti. Le premier tour n'aurait rien de bon. Une surprise est encore possible.

François Liberti annonce la défaite vers les 22 heures. Dans sa prise de parole, il reconnaît l'échec, donne de l'espoir pour l'avenir et exalte le collectif qui a su mouiller la chemise pendant cette campagne.

Malgré le classicisme attendu du propos, quelque chose passe, de très fort, qui est la marque du personnage. Une authenticité. Les applaudissements fusent. J'en suis, au fond de la salle. J'applaudis, je ne m'arrête pas, comme tous autour de moi, ça dure, ça dure. Liberti applaudit aussi l'assistance. Pour peu, j'aimerais qu'on se mette à chanter. Puis je sors de la salle. Sur le pas de la porte, je me dis qu'il faut que je filme cette émotion que je viens de ressentir, qu'il faut que je le filme, que je filme Liberti pendant la campagne de Sète.

Car François Liberti envisage de « reconquérir » la mairie. Premier magistrat de 1996 à 2001, il a dû laisser la place à un candidat, apolitique à l'époque, François Commeinhes, devenu depuis maire Ump de Sète.

UN HOMME DU PEUPLE

François Liberti m'a toujours impressionnée. Par l'intelligence de son propos et son intelligence des situations. Il m'impressionne toujours d'ailleurs. Mais je me méfiais un peu. Même si ma famille maternelle, même si mes premiers pas en politique m'ont portée vers les communistes dans mon adolescence, mon évolution m'a

poussée vers une analyse plus libertaire et très critique vis-à-vis des processus de pouvoir et d'autorité.

L'homme est abordable. On le croise très souvent dans la ville. Je finis par l'aborder. Je ne suis pas d'ici, je viens d'arriver - c'était il y a six ans -, je ne comprends pas tout des enjeux politiques, sociaux et environnementaux par la seule lecture de la presse locale. Alors il m'est arrivé d'avoir des questions à poser à « mon » député, pour qu'il éclaire ma lanterne. Il a toujours pris le temps de répondre, d'expliquer. Ce qui est, tout compte fait, normal. Mais suffisamment rare pour être souligné.

Ancien pêcheur et conchyliculteur, carrure plutôt imposante, barbe blanche et regard volontaire, François Liberti est un homme du peuple qui sait représenter le peuple. Sans emphase, avec justesse. Et puis le travail, le travail, le travail. Pendant son mandat législatif, j'ai pu constater son omniprésence locale, son écoute attentive aux sollicitations fréquentes et de tous ordres, sa connaissance concrète des dossiers qu'il a eu à traiter.

SUR LE PAS DE LA PORTE

Peu de temps après le second tour des élections présidentielles d'avril 2007, je rencontre à Montpellier un critique de cinéma, théoricien du « geste documentaire », Patrick Leboutte. Patrick est belge, mais s'intéresse beaucoup à la politique française. Nous parlons des prochaines législatives, je lui fais le panégyrique de « mon » député sortant. Patrick le connaît déjà de réputation. « *Comme tu m'en parles, Hélène, il faut que tu fasses un film sur lui* ».

J'y réfléchis. Je pense évidemment à la série de Michel Samson et Jean-Louis Comolli sur les élections marseillaises, à l'édition de laquelle Patrick a collaboré.

Je sais, au fond de moi, que Patrick Leboutte a raison,

qu'il a pointé une évidence. Mais j'ai plusieurs travaux en cours...

L'idée m'a rattrapée sur ce pas de porte, ce dimanche soir.

Je filmerai donc François Liberti pendant les municipales pour pouvoir, à travers cette campagne, traiter de cette réalité locale qui m'enchant, qui m'agace, qui me travaille depuis que je vis ici. Il ne s'agit pas de faire le portrait d'un homme, même si, évidemment, le parcours professionnel et militant de François Liberti sera évoqué. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de faire la campagne « avec » lui pour aborder les enjeux de cette élection.

Sète, ville populaire et forte en gueule, se transforme, comme tant d'autres cités, avec un centre qui tend à s'embourgeoiser pour mieux repousser dans les marges un peuple dont l'identité se délite. A fortiori dans un contexte littoral où la poussée démographique, qui semble inexorable, met en péril un équilibre humain, économique et environnemental extrêmement fragile.

LE DEVENIR DE LA VILLE AU COEUR DE LA CAMPAGNE

Sète n'est pas un cas à part. On constate des évolutions similaires dans toutes les villes d'Europe. Mais c'est un cas exemplaire : la ville est petite, enclavée entre mer et étang, l'évolution est rapide, elle a lieu maintenant, les transformations sautent aux yeux, et l'identité locale est encore suffisamment forte pour être travaillée par des tensions extérieures de manière visible. La campagne de Sète sera le moment où ces enjeux, ces conflits seront exposés sur la place publique. C'est cette visibilité qui, je pense, peut faire l'objet d'un documentaire.

M'installant à Sète, je me suis immédiatement intéressée à sa vie politique. J'ai assisté en « touriste » à des conseils municipaux. Dont un qui m'a bouleversée. L'équipe municipale actuelle présentait son projet d'urbanisme intitulé « Sète 2030 ». « *Si loin, si proche* » c'est le sous-titre qui, pour moi, a résonné ce jour-là comme une véritable menace. Si proche effectivement. Un journal satirique local a d'ailleurs détourné le slogan ainsi : « *Si loin, si Porsche* ».

Je venais de quitter Toulouse, pour des raisons professionnelles mais aussi parce que le développement de cette ville - qui est ma ville d'origine - m'exaspérait quotidiennement. L'agglomération accueillait dix mille habitants de plus par an depuis plus de cinq ans. Au croisement des deux lignes de métro, les projections annonçaient que près de soixante-dix mille personnes passeraient chaque jour, presque deux fois plus que la population de Sète. Avec, donc, tous les problèmes d'infrastructure, de circulation, de difficulté à trouver des logements abordables et de tensions sociales que suppose une telle flambée démographique.

J'ai ressenti mon arrivée dans une ville de taille moyenne comme un apaisement. J'avais trouvé un havre. Populaire qui plus est.

“MODERNISER” CE QUI N'EN DEMANDE PAS TANT

Lors de ce conseil municipal, l'agence d'urbanisme présente ses orientations pour le devenir de la ville, maquettes dessinées à l'appui : un centre-ville « gentryfié » et débarrassé de ses petits commerces et artisans, la création d'un nouveau « centre actif et culturel » dans le quartier de la gare, la réfection des places publiques qui n'en demandent pas tant (les esplanades et placettes sont ici des lieux d'urbanités qui fonctionnent extrêmement bien)...

Bref un projet pour attirer de nouveaux habitants « *afin de dynamiser et moderniser la ville* ». Et faire les beaux jours de la promotion immobilière. J'ai frêmi, Toulouse « me revenait en plein cœur », et à la vue d'un dessin de la rénovation envisagée pour l'esplanade à côté de laquelle j'habite, j'ai même eu les larmes aux yeux.

L'urbanité d'une ville est chose fragile à laquelle il ne faudrait toucher qu'avec une extrême délicatesse.

URBANISATION, DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET IDENTITÉ LOCALE

« Dans une étude publiée le 9 septembre 2004, la Délégation à l'aménagement du territoire (Datar) consacrée au "*développement du littoral*", souligne que "*L'étalement urbain et la perte de sens collectif sont préoccupants. (...) Une "économie de cueillette", consommatrice d'espace, peu productive et basée sur la recherche de rente foncière, risque de produire une ville éclatée, caractérisée par un fort impact sur l'environnement et des tensions sociales croissantes.*" Cette urbanisation se poursuit dans des espaces où l'économie est bouleversée par un contraste entre une société "ancienne", marquée par des activités maritimes sources de rêve (pêche, ports, navigation, agriculture) mais devenues secondaires, et des activités tertiaires dynamiques, tourisme ou technologie : de ce contraste naît "*une perte du sens collectif*", et la difficulté à faire émerger "*une identité renouvelée*". » (*Le Monde*, Hervé Kempf, 11 sept. 2004).

A mon sens, l'enjeu du devenir sétois est entièrement contenu dans ce court résumé de l'étude de la Datar.

Sète a été créée, en tant que cité, en 1666, pour être un port. Ce port et sa situation en bord d'étang de Thau sont son identité première, fondatrice. C'est pour cela que l'activité touristique, si elle a toujours existé, s'est « glis-

sée » dans cette réalité locale de manière plus « douce » qu'ailleurs. Le travail prédominait, Sète conservait son caractère industriel, pendant que le « tout-tourisme » s'étendait des deux côtés de la ville, avec La Grande-Motte et le Cap d'Agde comme emblèmes de ce massacre côtier des années 60 et 70.

Les difficultés économiques de la pêche, les choix politiques qui ont décidé que la côte méditerranéenne serait de fait « le bronze-cul » de l'Europe, l'appétit des profits immédiats que génère la promotion immobilière, l'attrait des élus pour ce qui brille et fait parler d'eux... tout cela conjugué fait que Sète est en train de se transformer très rapidement.

LE MOMENT D'UN BASCULEMENT

La population résiste et se laisse faire tout à la fois. Elle résiste en paroles quand on lui dit que son mode de vie est archaïque et dépassé. Elle se laisse faire avec un évident fatalisme quand on lui assène que c'est « *l'évolution* », que c'est « *comme ça* », qu'il faut « *vivre avec son temps* », que c'est « *bon pour l'économie de la ville* » donc « *bon pour l'emploi* ».

Or, ces emplois engendrés par la croissance démographique et le tourisme sont essentiellement des emplois de services, souvent précaires et peu gratifiants. L'écart de conditions de travail est immense avec celles des activités traditionnelles de la pêche, de la conchyliculture ou du petit commerce et artisanat. Des travaux durs mais indépendants et riches de savoir faire d'un côté, un « asservissement » salarial de l'autre.

Ces trois axes, poussée démographique, bouleversements urbanistiques et basculement de l'identité locale par la transformation du tissu économique seront au cœur du film, comme ils seront, je pense, au cœur de la « campagne de Sète ».